

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

L'usage des calculatrices est interdit.

Objet d'étude : Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde

Textes :

Texte A – Albert Camus, *La Peste*, 1947.

Texte B – André Malraux, *La Condition humaine*, 1933.

Texte C – Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Texte A Albert Camus, *La Peste*.

À la suite d'une épidémie de peste, les autorités ont décidé de fermer la ville d'Oran. Les habitants ont dû modifier leurs habitudes pour survivre à l'assaut de cette maladie mortelle que les médecins ont combattue avec acharnement (et notamment le docteur Rieux dont l'épouse est morte pendant l'épidémie). Une fois tout risque sanitaire écarté, un matin de février, les portes de la ville s'ouvrent enfin à nouveau...

À partir du moment où la peste avait fermé les portes de la ville, ils n'avaient plus vécu que dans la séparation, ils avaient été retranchés de cette chaleur humaine qui fait tout oublier. À des degrés divers, dans tous les coins de la ville, ces hommes et ces femmes avaient aspiré à une réunion qui n'était pas, pour tous, de la même nature, mais qui, pour tous, était également impossible. La plupart avaient crié de toutes leurs forces vers un absent, la chaleur d'un corps, la tendresse ou l'habitude. Quelques-uns, souvent sans le savoir, souffraient d'être placés hors de l'amitié des hommes, de n'être plus à même de les rejoindre par les moyens ordinaires de l'amitié qui sont les lettres, les trains et les bateaux. D'autres, plus rares, comme Tarrou¹ peut-être, avaient désiré la réunion avec quelque chose qu'ils ne pouvaient pas définir, mais qui leur paraissait le seul bien désirable. Et faute d'un autre nom, ils l'appelaient quelquefois la paix.

Rieux marchait toujours. À mesure qu'il avançait, la foule grossissait autour de lui, le vacarme s'enflait et il lui semblait que les faubourgs, qu'il voulait atteindre, reculaient d'autant. Peu à peu, il se fondait dans ce grand corps hurlant dont il comprenait de mieux en mieux le cri qui, pour une part au moins, était son cri. Oui, tous avaient souffert ensemble, autant dans leur chair que dans leur âme, d'une vacance² difficile, d'un exil sans remède et d'une soif jamais contentée. Parmi ces amoncellements de morts, les timbres des ambulances, les avertissements de ce qu'il est convenu d'appeler le destin, le piétinement obstiné de la peur et la terrible révolte de leur cœur, une grande rumeur n'avait cessé de courir et d'alerter ces êtres épouvantés, leur disant qu'il fallait retrouver leur vraie patrie. Pour eux tous, la vraie patrie se trouvait au-delà des murs de cette ville étouffée. Elle était dans ces broussailles odorantes sur les collines, dans la mer, les pays libres et le poids de l'amour. Et c'était vers elle, c'était vers le bonheur, qu'ils voulaient revenir, se détournant du reste avec dégoût.

Quant au sens que pouvaient avoir cet exil et ce désir de réunion, Rieux n'en savait rien. Marchant toujours, pressé de toutes parts, interpellé, il arrivait peu à peu dans des rues moins encombrées et pensait qu'il n'est pas important que ces choses aient un sens ou non, mais qu'il faut voir seulement ce qui est répondu à l'espoir des hommes.

Lui savait désormais ce qui était répondu et il l'apercevait mieux dans les premières rues des faubourgs, presque désertes. Ceux qui, s'en tenant au peu qu'ils étaient, avaient désiré seulement retourner dans la maison de leur amour, étaient quelquefois récompensés. Certes, quelques-uns d'entre eux continuaient de marcher dans la ville, solitaires, privés de l'être qu'ils attendaient. Heureux encore ceux qui n'avaient pas été deux fois séparés comme certains qui, avant l'épidémie, n'avaient pu construire, du premier coup, leur amour, et qui avaient aveuglément poursuivi, pendant des années, le difficile accord qui finit par sceller l'un à l'autre des amants ennemis. Ceux-là avaient eu, comme Rieux lui-même, la légèreté de compter sur le temps : ils étaient séparés pour jamais. Mais d'autres, comme Rambert³, que le docteur avait quitté le matin même en lui disant : « Courage, c'est maintenant qu'il faut avoir raison », avaient retrouvé sans hésiter l'absent qu'ils avaient cru perdu. Pour quelque temps au moins, ils seraient heureux. Ils savaient maintenant que s'il est une chose qu'on puisse désirer toujours et obtenir quelquefois, c'est la tendresse humaine.

¹ Tarrou : C'est principalement lui qui s'occupait de l'organisation sanitaire de la ville, durant l'épidémie. Jeune idéaliste, il a lutté avec Rieux pour sauver autant de vies que possible. Tarrou est mort de la peste dans les pages précédentes, alors que l'épidémie était presque complètement enrayerée.

² Vacance : état de ce qui est vide, inoccupé.

³ Rambert : journaliste parisien, qui n'a eu de cesse de tenter de quitter cette ville, où il n'était que de passage. Se sentant finalement solidaire de la misère des autres, il a décidé de rester pour participer aux formations sanitaires destinées aux habitants.

Texte B Malraux, *La Condition humaine*.

À Shanghai, en 1927, au début de la révolution chinoise, Tchen, un révolutionnaire communiste, vient tout juste de poignarder un trafiquant d'armes pendant son sommeil pour s'emparer ultérieurement d'une cargaison de pistolets.

Une heure du matin.

Il acheta une bouteille d'eau minérale, et appela un taxi : une voiture fermée, où il lava son bras et le banda¹ avec un mouchoir. Les rails déserts et les flaques des averses de l'après-midi luisaient faiblement. Le ciel lumineux s'y reflétait. Sans savoir pourquoi, Tchen le regarda : qu'il en avait été plus près, tout à l'heure, lorsqu'il avait découvert les étoiles !² Il s'en éloignait à mesure que son angoisse faiblissait, qu'il retrouvait les hommes... À l'extrémité de la rue, les automitrailleuses presque aussi grises que les flaques, la barre claire des baïonnettes portées par des ombres silencieuses : le poste, la fin de la concession française³. Le taxi n'allait pas plus loin. Tchen montra son passeport faux d'électricien employé sur la concession. Le factionnaire regarda le papier avec indifférence (« Ce que je viens de faire ne se voit décidément pas ») et le laissa passer. Devant lui, perpendiculaire, l'avenue des Deux-Républiques, frontière de la ville chinoise³.

Abandon et silence. Chargées de tous les bruits de la plus grande ville de Chine, des ondes grondantes se perdaient là comme, au fond d'un puits, des sons venus des profondeurs de la terre : tous ceux de la guerre et les dernières secousses nerveuses d'une multitude qui ne veut pas dormir. Mais c'était au loin que vivaient les hommes ; ici, rien ne restait du monde, qu'une nuit à laquelle Tchen s'accordait d'instinct comme à une amitié soudaine : ce monde nocturne, inquiet, ne s'opposait pas au meurtre. Monde d'où les hommes avaient disparu, monde éternel ; le jour reviendrait-il jamais sur ces tuiles pourries, sur toutes ces ruelles au fond desquelles une lanterne éclairait un mur sans fenêtres, un nid de fils télégraphiques ? Il y avait un monde du meurtre, et il y restait comme dans la chaleur. Aucune vie, aucune présence, aucun bruit proche, pas même le cri des petits marchands, pas même les chiens abandonnés.

Enfin, un magasin pouilleux : *Lou-You-Shuen et Hemmelrich, phonos*⁴. Il fallait revenir parmi les hommes... Il attendit quelques minutes sans se délivrer tout à fait, heurta enfin un volet. La porte s'ouvrit presque aussitôt : un magasin plein de disques rangés avec soin, à vague aspect de bibliothèque municipale ; puis l'arrière-boutique, grande, nue, et quatre camarades, en bras de chemise.

¹ Avant de frapper le trafiquant, Tchen s'est enfoncé son poignard dans le bras gauche pour tester « la résistance de la chair ».

² « ... lorsqu'il avait découvert les étoiles ! » : après le meurtre du trafiquant, Tchen a passé quelques instants sur le balcon à contempler les étoiles et la ville de Shanghai.

³ A cette époque, une partie de la ville de Shanghai est occupée par des concessions étrangères (Américains, Britanniques, Français et Japonais), d'où l'expression le poste (ligne 9) et « frontière de la ville chinoise » (ligne 13).

⁴ Phonos : abréviation de « phonographes » : appareils permettant d'écouter les premiers disques.

Texte C Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*

S'inspirant du célèbre roman de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé* (1719), Tournier reprend le personnage principal, Robinson. Son bateau " La Virginie " vient de faire naufrage. Il se retrouve seul sur une île inconnue qu'il a appelée Speranza (Espoir).

Il¹ effectua dès lors² sur le pourtour de l'île une série d'expéditions qui achevèrent de lui faire connaître son domaine, mais qui lui firent sentir, mieux que toutes ses expériences précédentes, la solitude absolue qui le cernait.

*

5 *Log-book*³. – La solitude n'est pas une situation immuable où je me
trouverais plongé depuis le naufrage de la *Virginie*. C'est un milieu corrosif qui
agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement
destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines
10 également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la
croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes
compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu
par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un
paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux
15 compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis
longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son
soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de
déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui — et comme au-
dessus de lui — un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses,
20 réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et
continue à se transformer par les atouchements perpétuels de ses
semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étirole et se
désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour
ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice
25 personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je
combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais
mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma
solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un
paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire.
30 Les personnages *donnent l'échelle* et, ce qui importe davantage encore, ils
constituent des *points de vue possibles* qui ajoutent au point de vue réel de
l'observateur d'indispensables virtualités.

A Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute
virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un
35 automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles – des
paramètres – au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les
branches de tel arbre.

¹ « Il » : Robinson.

² « dès lors » : Robinson vient d'achever la construction d'une embarcation légère.

³ « log-book » : journal de bord (utilisé sur les navires) ; ici : journal intime.

ÉCRITURE

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante : (4 points)

En quoi les situations des trois personnages sont-elles à la fois proches et différentes ?

II - Vous traiterez ensuite l'un des trois sujets suivants (16 points)

1. Commentaire

Vous commenterez le texte d'Albert Camus.

2. Dissertation

En quoi les personnages de roman permettent-ils au lecteur d'élargir et d'approfondir sa propre vision de l'homme et du monde ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus, ainsi que sur ceux étudiés en classe ou lus personnellement.

3. Écriture d'invention

*« Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. » (Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*)*

En vous appuyant avec précision sur cette citation, racontez la première journée de Robinson sur l'île de Speranza. Votre récit prend la forme du journal tenu par Robinson. Pour enrichir votre narration, vous veillerez à utiliser diverses manières de rapporter les paroles des personnages morts ou imaginaires.